

# LA MAISON MÉDIÉVALE EN BRIQUE (XII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> SIÈCLES) EN FRANCE MÉRIDIONALE

par Alain DE MONTJOYE \*

Les études récentes ne manquent pas, qui ont attiré l'attention des chercheurs sur les manifestations d'un véritable renouveau de la construction en brique dans l'Occident médiéval. Il semblerait bien, à la lumière de ces travaux, que dans les régions où il a été adopté, ce mode de construction se soit imposé pour toutes les catégories d'édifices : églises, châteaux, enceintes urbaines, résidences princières ou maisons bourgeoises.

Dans un colloque sur la maison médiévale en France méridionale, il est apparu tentant de dresser un état des connaissances concernant l'usage de la brique, même si, exception faite de certaines villes ou certains sites très documentés, le travail paraît bien n'en être qu'à ses débuts. À ce point des enquêtes, une telle synthèse, sans autoriser la formulation de conclusions trop fermes, peut au moins présenter l'avantage de faire surgir de nouvelles questions et relancer ainsi la dynamique de la recherche.

On pourra estimer, à bon droit, qu'un chercheur dont le domaine géographique d'étude est centré sur le sud-est de la France n'est sans doute pas le plus qualifié pour tenter l'exercice. En effet, sur les dix points que l'on peut, à ma connaissance, placer sur une carte (fig. 1), correspondant aussi bien à des recherches abouties qu'à de simples signalements, huit concernent le Sud-Ouest et le Languedoc (1), deux seulement la région où je travaille. Et encore, ces deux points – Grenoble et Saint-Georges d'Espéranche – n'apparaissent-ils que pour la première fois, puisque les observations qui y ont été faites, quoique initiées, pour certaines, il y a déjà plus d'une quinzaine d'années, n'ont jamais été jusqu'ici publiées (2). Indulgence, donc, pour celui qui a trop longtemps confisqué des données intéressant la communauté des chercheurs et vient tenter ici de les intégrer au bilan que l'on peut dresser de la construction domestique en brique, dans l'ensemble de la France méridionale au Moyen Âge.

Dresser un tel bilan n'est pas tâche aisée. La difficulté procède, en premier lieu, de la disparité des données recueillies, qui reflète celle des directions de recherche et celle des méthodes d'approche, celles-ci étant elles-mêmes largement déterminées par la nature et l'état de conservation de la documentation disponible : textes et vestiges. La dissimilitude entre le Midi pyrénéen et le Sud-Est, sur ce point encore, est flagrante. Des études, déjà approfondies, ont été produites sur le sujet de la fabrication et de la commercialisation de la brique et des réglementations qui s'y attachent, pour Toulouse (3). Le recensement et l'exploitation de tous les textes susceptibles d'éclairer les aspects

---

\* Conservateur du patrimoine, archéologue à la Conservation du Patrimoine de l'Isère.

1. C'est à MM. Pierre Garrigou Grandchamp et Maurice Scellès que je dois la transmission de l'essentiel de la documentation concernant ces régions (et d'autres !). Qu'ils trouvent ici l'expression de ma gratitude. À cette première liste, il faudrait ajouter Montauban, Luzech, Penne-d'Agenais...

2. Quelques aperçus en ont été cependant divulgués, dans un article paru il y a une dizaine d'années : A. de MONTJOYE, « L'architecture de briques à Grenoble et dans sa région aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles » dans *La Pierre et l'Écrit*, vol. I (1990), p. 50-85.

3. M.-Cl. MARANDET, « Tuiliers et potiers de la région de Toulouse, à la fin du Moyen Âge : étude préliminaire d'après les documents d'archives » dans *Archéologie du Midi Médiéval*, 4 (1986), p. 125 suiv. ; M. A. MULHOLLAND, *Early gild records of Toulouse*, New-York, Columbia University Press, 1941, p. 87-96 : *statutum tegulariorum*.



FIG. 1. CARTE DE RÉPARTITION DES MAISONS MÉDIÉVALES URBAINES EN BRIQUE, étudiées ou répertoriées, en France méridionale.

institutionnels, économiques, techniques de la construction urbaine ont été largement défrichés pour Cahors (4). Tout reste à faire encore, en ce domaine, à Grenoble. D'autre part, dans cette ville, non plus d'ailleurs qu'à Saint-Georges d'Espéranche, ne sont connues, à d'infimes exceptions près, les façades des maisons, alors que le bon état de conservation de celles-ci, en général, dans le Languedoc et le Sud-Ouest fournit une part essentielle des données par lesquelles s'appréhende la maison médiévale. La même observation vaut pour les systèmes de distribution : aucun modèle d'escalier n'est connu à Grenoble, antérieur aux escaliers en vis qui partout s'imposent à partir du milieu du XV<sup>e</sup> siècle.

La délimitation même du sujet ne se fait pas sans perplexité : je ne déflorerai pas mon propos en révélant ce que tout le monde sait ou au moins soupçonne : qu'il n'existe pas de modèles de maisons spécifiquement liés à l'emploi de la brique comme matériau principal ou unique. Les maisons de brique, dans leur conception générale, leur programme, l'économie des fonctions et des distributions, adoptent les modes en usage dans les régions où on les rencontre. Mais, au-delà de ces diversités régionales, voire locales, il apparaît de manière constante que l'emploi de la brique s'applique à toutes les catégories de maisons, de la demeure patricienne à la simple habitation familiale, sans oublier l'immeuble de rapport. Mais, dans tous les cas, il caractérise une architecture d'habitat exclusivement urbaine : la maison paysanne médiévale, pour ce que l'on en sait aujourd'hui, ne connaît pas la brique.

Si dans quelques cas particuliers, la brique a pu être délibérément associée à l'expression d'une architecture princière et de prestige (5), dans la plupart des situations rencontrées, le choix de son utilisation est essentiellement déterminé par un souci de commodité et d'économie (6).

Dans ces conditions, on constate avec intérêt l'apparition, au cours des XII<sup>e</sup>, XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, de types d'habitations urbaines qui, nonobstant certaines particularités propres à tel milieu géographique ou tel autre,

4. M. SCÈLLÈS, « La brique à Cahors (XII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> s.) », dans *La brique antique et médiévale : production et commercialisation d'un matériau*, Actes du colloque international de Saint-Cloud (16-18 novembre 1995), École Française de Rome, 2000, p. 383-395.

5. Une démonstration convaincante en a été faite pour l'Espagne d'après la Reconquête : P. ARAGUAS, « Coût de la brique et économie de la construction de brique dans l'Espagne médiévale » dans *La brique antique et médiévale...*, *op. cit.*, p. 245-259. Voir également, dans le même volume : P. BOUCHERON, « Un mode de construction princier : production, réglementation, et utilisation de la brique sur les chantiers publics milanais de la fin du Moyen Âge », p. 453-465. Dans ce dernier article, l'auteur insiste à la fois sur les visées politiques et sur l'avantage économique recherché par les ducs de Milan, dans la généralisation d'une production et de moyens de mise en œuvre rationalisés.

6. C'est la conclusion que tire de ses recherches et observations M. Scellès, pour Cahors (cf. *supra* n. 4) ; voir également J. LARTIGAUT et G. SÉRAPHIN, « Les borries des cahorsins », dans *Le château près de la ville : Actes du 2<sup>e</sup> colloque de castellologie de Flaran*, Lannemezan, 1987, p. 51-52 ; raisons économiques et aires de diffusion culturelle sont analysées par Y. LABORIE, « Architecture de l'habitat privé des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles en milieu urbain : l'exemple d'un ostal à tour, îlot Fombalquaine, à Bergerac (Dordogne) » dans *Aquitania*, Supplément n° 4 : *Sites défensifs et sites fortifiés au Moyen Âge, entre Loire et Pyrénées*, 1990, en particulier p. 83-84.

présentent sur l'ensemble de la France méridionale – mais des comparaisons apparaîtraient sans doute pertinentes avec les réalités observables plus au nord – des traits communs. À l'inverse, on peut aisément se rendre compte que l'art de former et d'assembler les briques, tel qu'il se révèle à travers les exemples aujourd'hui recensés, fait apparaître l'existence de deux milieux, deux sources de traditions et de savoir-faire fortes. Par là, l'étude de l'habitat urbain rejoint celle plus générale de l'histoire de l'architecture médiévale occidentale. Les maisons construites en brique apportent donc un double témoignage : celui de la généralisation de partis architecturaux et celui de la diffusion de techniques constructives liées à l'emploi privilégié de la brique. Ce sont ces deux aspects sur lesquels nous allons tenter d'apporter quelques éclairages.

### Hôtels, maisons, immeubles

Le temps est venu, je crois, d'affirmer, à l'encontre d'une opinion indûment ancrée encore, que là où elle paraît s'être imposée comme matériau unique ou quasi unique de la construction, la brique n'a pas été perçue comme vile et réservée au vulgaire. On n'en voudra chercher d'autre preuve que le nombre élevé de ces maisons fortes urbaines que la vieille aristocratie, non plus que la puissante et riche élite marchande ne dédaignèrent pas de se faire construire dans ce matériau. Aux hôtels Maurand et Vinhas de Toulouse, étudiés par A.-L. Napoléone (7) et datés par celle-ci respectivement du milieu du XII<sup>e</sup> siècle et de la fin du XIII<sup>e</sup>, on peut comparer les maisons à tour quadrangulaire de Gaillac – tour de Palmata, maison-tour de la rue de l'Anguille (8) –



FIG. 2. CAUSSADE (TARN-ET-GARONNE). LA TOUR D'ARLES. Cliché M. Scellès, 1999.

–, celles de Caussade (9), de Cahors – maisons de la rue Sainte-Catherine et de la rue du Château-du-roi (10) – ou encore celle de la rue Saint-James à Bergerac, restituée à l'issue de ses fouilles par Y. Laborie (11). Ces imposantes maisons de brique (fig. 2) relèvent d'un modèle qui connut une large diffusion et les exemples ne manquent pas, dans toute la région du Sud-Ouest, de maisons conçues de manière identique mais réalisées avec d'autres matériaux. Il suffira d'évoquer, pour illustrer le propos, la célèbre « maison romane » de Saint-Antonin-Noble-Val, dont deux

7. A.-L. NAPOLÉONE, « Les maisons romanes de Toulouse » dans *A.M.M.*, t. 6 (1988), p. 230-232 ; « Les maisons gothiques de Toulouse », *ibid.*, t. 8-9, p. 121-127.

8. D. CAZES et G. AHLSELL DE TOULZA, « Le vieux Gaillac et l'église Saint-Pierre » dans *C.A. 140<sup>e</sup> session (1982) : Albigeois*, Paris, Société Française d'Archéologie, 1985, p. 260-265 ; A.-L. NAPOLÉONE, C. GUIRAUD, B. de VIVIÉS, « L'hôtel de la famille de Gaillac ou "Tour de Palmata" (Gaillac, Tarn) », dans *B.M.*, t. 160 (2002), p. 97-119.

9. La maison noble, dite tour d'Arles ou d'Arlet, construite à Caussade par Gausbert de Lalo, dans le dernier tiers du XIII<sup>e</sup> siècle, a fait l'objet, à partir de 1995, d'une étude archéologique poussée, en préalable à sa restauration par le Service des Monuments Historiques. Voir : B. POUSTHOMIS, « De l'utilité de l'archéologie dans la restauration d'un édifice : l'exemple de la tour d'Arles à Caussade (Tarn-et-Garonne) » dans *M.S.A.M.F.*, t. LVIII (1998), p. 259-260.

10. M. SCELLÈS, *Cahors. Ville et architecture civile au Moyen Âge (XII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Éditions du Patrimoine, 1999 (*Cahiers du Patrimoine*, n° 54), en particulier p. 136-137.

11. Cf. n. 6.



FIG. 3. GRENOBLE (ISÈRE). LA TOUR DE SASSENAGE.  
*Cliché CPI, 1983.*

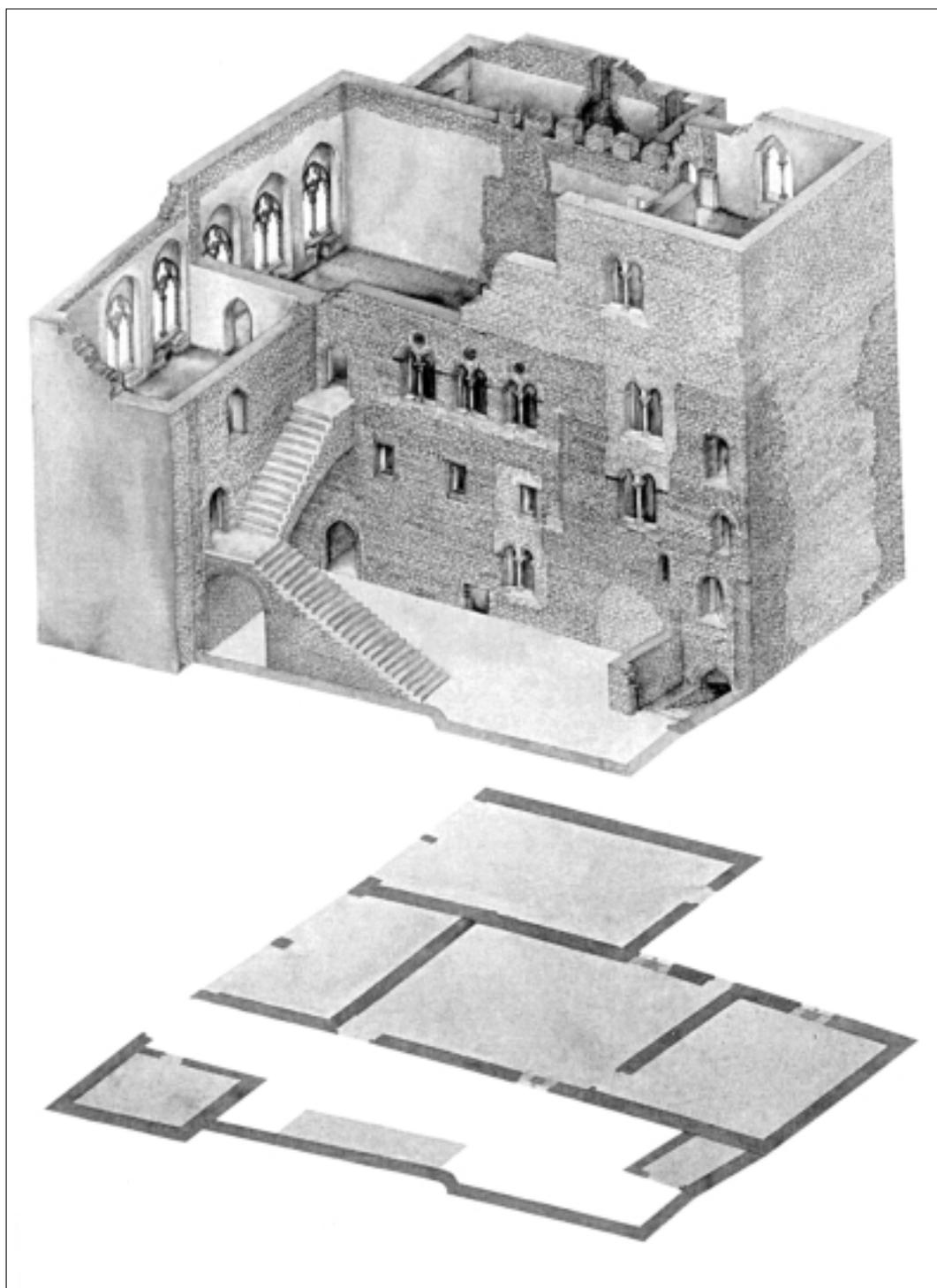


FIG. 5. CAHORS (LOT). MAISON PATRICIENNE AU N° 52-62, RUE DE LASTIÉ.  
*Restitution de M. Scellès, P. Roques et P. Sadilková.*

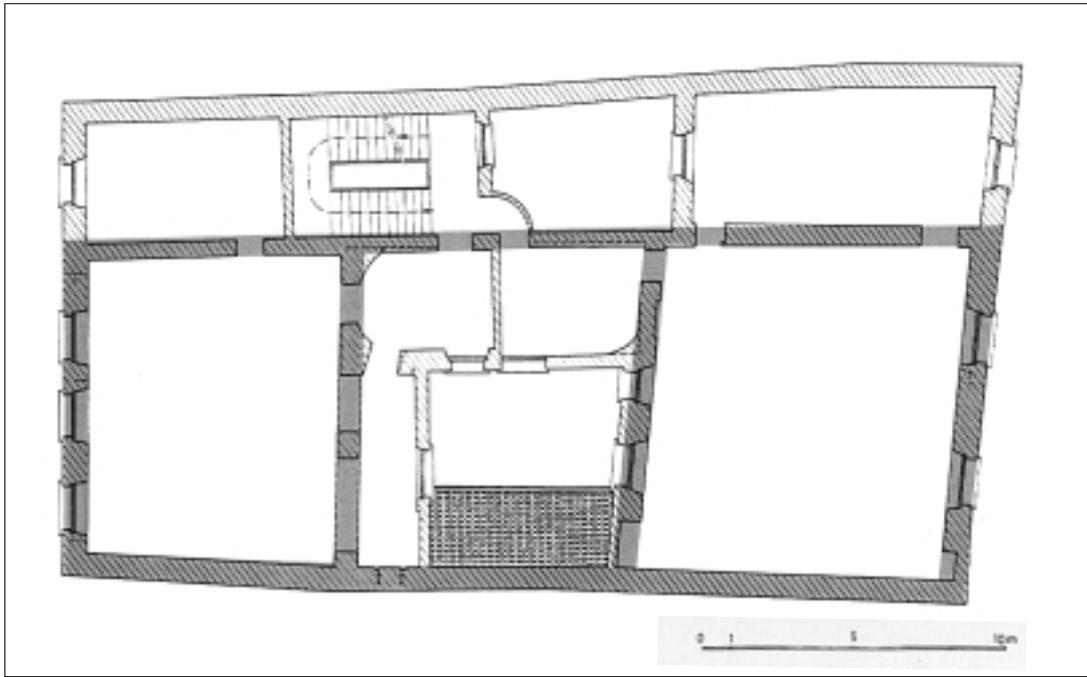


FIG. 5. MAISON PATRICIENNE AU N° 20, RUE CHENOISE À GRENOBLE.  
Plan schématique dans la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle.

études récentes ont renouvelé l'approche historique et archéologique (12). Le principe de ces constructions, dont l'aspect de donjon illustre la qualité ou les prétentions nobiliaires de leurs occupants, se retrouve presque identique à Grenoble : la tour de Sassenage (XIII<sup>e</sup> siècle), élevée comme l'*ostal* de Bergerac un peu à l'écart du noyau urbain, dans la partie distale d'un faubourg créé probablement au cours du XII<sup>e</sup> siècle (13), en porte témoignage. Incline aujourd'hui dans les bâtiments d'un hôtel particulier reconstruit presque totalement au XVII<sup>e</sup> siècle, elle n'a pu faire encore l'objet de la moindre étude archéologique et l'on ignore tout, malheureusement, des dispositions de l'ensemble bâti auquel originellement elle appartenait (14). Non pas quadrangulaire mais cylindrique (fig. 3), cette tour voisine une quasi-réplique, la tour de Clérieu, réalisée en maçonnerie de moellons de calcaire.

Plus caractéristiques encore d'un habitat urbain, inséré dans un parcellaire réglé contraignant, apparaissent ces grandes maisons patriciennes à plusieurs corps de logis ordonnés autour d'une cour intérieure. De tels ensembles, construits en briques, sont encore en grande partie conservés à Cahors et l'étude de M. Scellès a permis d'en percevoir les dispositions primitives. D'ensembles comme le n° 52-62 rue de Lastié (15) (fig. 4), on peut proposer la comparaison avec les riches demeures montpelliéraines étudiées et restituées par B. Sournia et J.-L. Vayssettes, telles celle du n° 3 de la rue de la Vieille, celles-ci construites en pierre (16). Mais on les rapprochera aussi de la maison sise au n° 20, rue Chenoise à Grenoble, bel hôtel urbain en brique de la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, dont les dispositions – deux corps de bâtiments séparés par une cour médiane (fig. 5) – préfigurent celles des nombreux hôtels

12. M. SCÈLLÈS, « La maison romane de Saint-Antonin-Noble-Val (Tarn-et-Garonne) », dans *M.S.A.M.F.*, t. XLIX (1989), p. 44-119 ; M. DURLIAT, « Origine et fonctions de la maison romane de Saint-Antonin », dans *B.M.*, t. 148 (1990), p. 320-322.

13. L'existence de ce faubourg est attestée par un acte passé vers 1140, entre le comte et l'évêque, réglant le partage des droits seigneuriaux sur les biens et les hommes. J. MARION, *Cartulaires de l'église cathédrale de Grenoble, dits cartulaires de saint Hugues*, Paris, 1869, charte CXXII/C.

14. Les données historiques concernant la maison forte de Sassenage, à Grenoble, ont été réunies au XIX<sup>e</sup> siècle par l'archiviste J.-J.-A. Pilot, *Les maisons fortes du Dauphiné*, Grenoble, s.d., p. 23-28.

15. M. SCÈLLÈS, *Cahors...*, *op. cit.*, en particulier p. 141-143.

16. B. SOURNIA et J.-L. VAYSSETTES, *Montpellier : la demeure médiévale*, Paris, 1991 (*Études du Patrimoine*, n° 1), p. 76, fig. 74.

gothiques des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles conservés dans cette ville et qu'on retrouve presque identiques à Lyon (17), où la brique est inusitée. À Grenoble, au n° 20 de la rue Chenoise, le système de desserte des deux étages de la maison primitive n'a pas laissé de trace : les vestiges reconnus d'un ancien escalier en vis ne sont pas antérieurs à la fin du XV<sup>e</sup> siècle. Si des systèmes d'escaliers à rampes droites, en façade sur cour, ont vraisemblablement existé à Grenoble, comme à Montpellier et Cahors, leur mise en évidence n'a jamais pu être faite.

Sans prétendre récuser qu'une part probablement importante de l'habitat urbain, le plus modeste, ait pu être réalisée dans des matériaux frustes et périssables, on se doit d'observer que la recherche récente ne cesse de faire reculer la date d'apparition des maisons en dur, et pas nécessairement les plus prestigieuses. Les témoins les plus anciens identifiés aujourd'hui remontent à la fin du XI<sup>e</sup> siècle et des exemples en sont fournis pour la pierre comme pour la brique. À l'identification, en 1994, d'une maison en pierre, datée par dendrochronologie des années 1090, dans la ville de Cluny, au n° 20 de la rue du Merle (18), a répondu celle d'une autre, de même époque et en brique, retrouvée la même année en fouilles par Quitterie Cazes, au musée Saint-Raymond à Toulouse (19). Ces maisons, dont rien ne signale l'importance ni la fonction particulière, apparaissent bien comme les plus anciens exemplaires conservés de simples unités d'habitation urbaines, dont certaines villes fournissent des spécimens plus tardifs, encore debout et lisibles. Ainsi à Cahors, l'ensemble d'habitations correspondant aux numéros 48 à 64 de la rue de la Préfecture (fig. 6), celui sis aux numéros 94-112 rue Saint-André (20), illustrent peut-être l'apparition plus précoce qu'on ne le croyait d'immeubles d'habitation collectifs, témoins d'un processus de construction presque en série de logements probablement locatifs. Semblable supposition a pu être faite concernant la maison en brique de Saint-Georges d'Espéranche (21), dont l'état très incomplet rend hasardeuse, en l'absence d'une étude archéologique approfondie, toute restitution. Cependant, la disposition du bâtiment en long sur la rue et non perpendiculairement à celle-ci, suggère l'existence à l'origine de murs de refend, et peut-être d'une ruelle, qui auraient délimité de petites unités d'habitation (fig. 7). On serait tenté d'identifier également comme immeuble de rapport l'ensemble d'habitations construit en briques, que des hasards favorables ont permis de reconnaître et, pour partie, étudier et relever, aux numéros 18 à 20 bis de la rue Saint-Laurent à Grenoble. Les élévations conservées permettent de restituer une organisation primitive en trois modules accolés, constitués

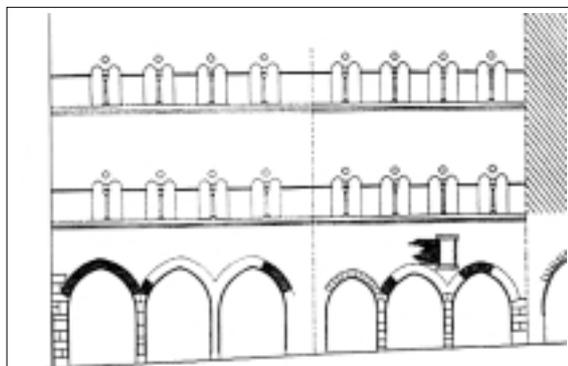


FIG. 6. CAHORS (LOT). FAÇADES D'IMMEUBLES À USAGE LOCATIF (?), AUX N°S 48 ET 64, RUE DE LA PRÉFECTURE. *Restitution M. Scellès.*

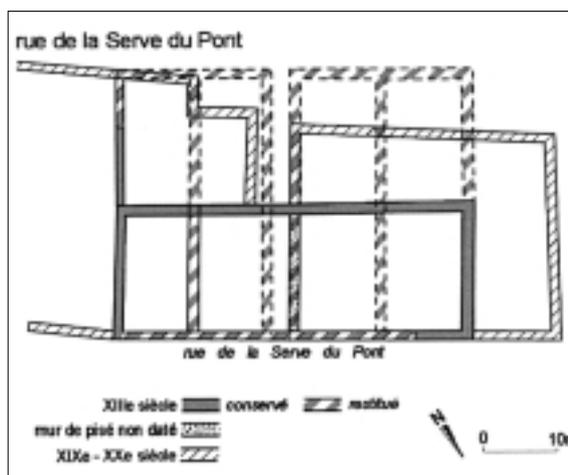


FIG. 7. SAINT-GEORGES D'ESPÉRANCHE (ISÈRE). MAISON D'HABITATION COLLECTIVE (?). *Relevé et dessin de P.-Y. Carron, CPI, 2001.*

17. Par exemple, l'immeuble n° 58, rue Saint-Jean, étudié par C. ARLAUD et M. MONIN. Voir la notice que ces auteurs lui ont consacrée dans Y. ESQUIEU et J.-M. PESEZ (dir.), *Cent maisons médiévales en France*, Paris, CNRS Éditions, 1998 (Monographies du CRA, n° 20), p. 348-349.

18. B. FLÜGE, P. GARRIGOU GRANDCHAMP, J.-D. SALVÈQUE, « Une maison romane de 1091 à Cluny (20, rue du Merle) » dans *B.M.*, t. 158 (2000), p. 151-155.

19. Q. CAZES et J.-Ch. ARRAMOND, « Les fouilles du musée Saint-Raymond à Toulouse (1994-1996) », dans *M.S.A.M.F.*, t. LVII (1997), p. 35-53.

20. M. SCHELLÈS, *Cahors...*, *op. cit.*, p. 138-139.

21. Sur cette maison, découverte à l'occasion de travaux en 1993 et très sommairement étudiée, faute de temps et de moyens, seules quelques lignes ont été publiées dans l'ouvrage collectif *Atlas du Patrimoine de l'Isère*, Grenoble, Conservation du Patrimoine de l'Isère/éditions Glénat, 1998, p. 104 et 317.

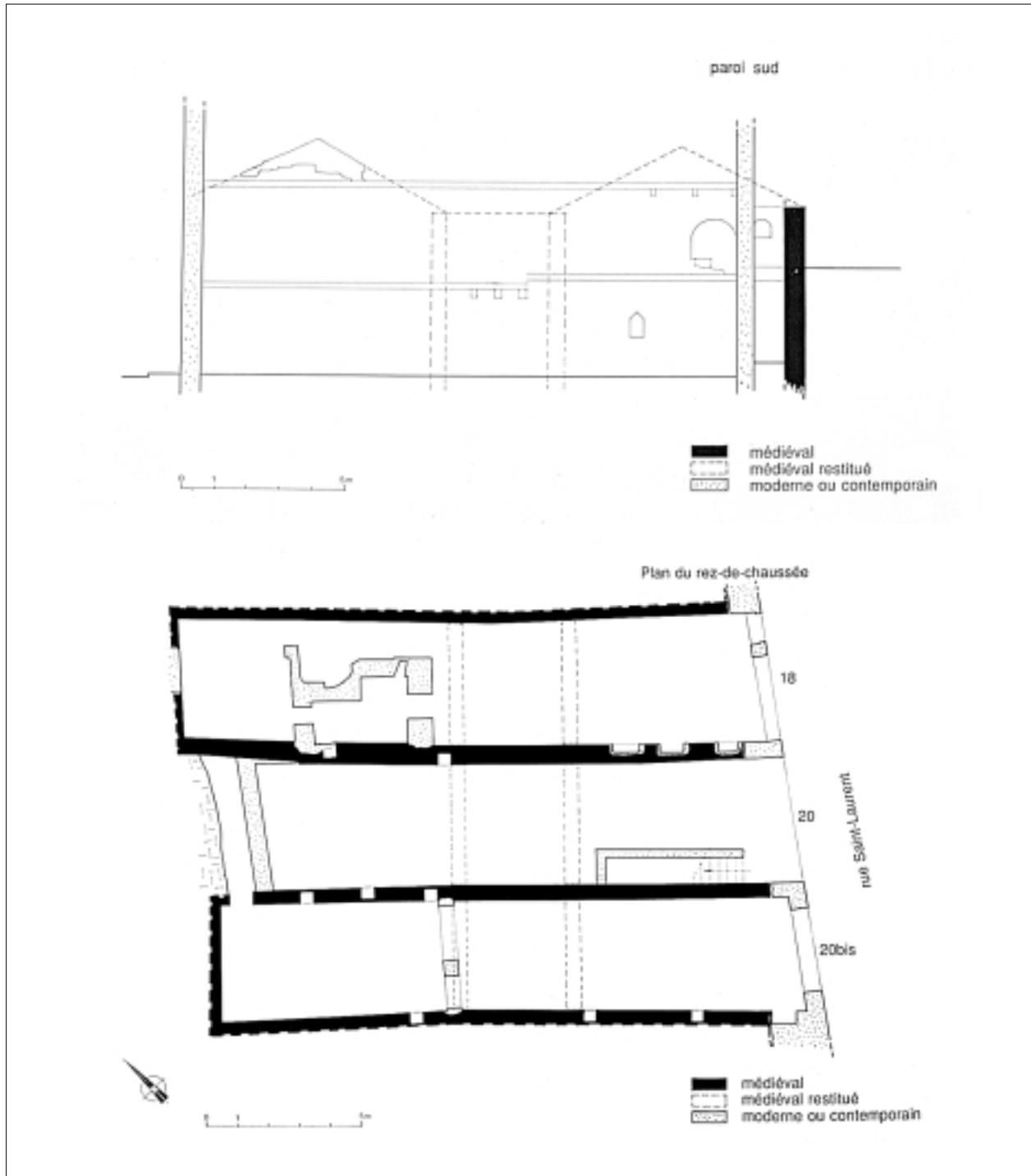


FIG. 8. GRENOBLE (ISÈRE). UNITÉS D'HABITATION EN SÉRIE (?), AUX N<sup>OS</sup> 18 À 20 BIS, RUE SAINT-LAURENT.  
*Plan et coupe restitués. Dessin de P.-Y. Carron, CPI, 1991.*

chacun de deux corps de bâtiment d'un seul étage, séparés par un vide central exigu (3 m x 4 m), puits de lumière plus que véritable cour (fig. 8). Point de surprise totale, ici encore, puisque, dans le même temps, des travaux dans d'autres villes mettaient en évidence des immeubles d'un genre analogue, construits en pierre ou pierre et bois. Quoique nettement plus tardives, les maisons de la rue de la Madeleine à Tours, datables du premier tiers du XVI<sup>e</sup> siècle, en fournissent un exemple suggestif (22).

Constatons, enfin, que dans cette ville de brique que fut Grenoble, les études de maisons médiévales conduisent à des observations touchant aux processus mêmes de l'urbanisation et singulièrement aux modes de mise en place et d'occupation du parcellaire. Ces observations en rejoignent d'autres, conduites à Cluny (23) et, en Suisse, à Hermance (24) et Fribourg en Brisgau (25) : des maisons primitives en fond de parcelle, c'est-à-dire en retrait de la rue, et isolées les unes des autres par des passages à ciel ouvert (fig. 9).

On le voit bien, des processus de développement tout comme des conceptions générales d'organisation de la maison paraissent largement répandus dans la France méridionale, voire à une échelle plus large encore. Concernant l'art de fabriquer et d'assembler les briques, en revanche, on constate des différences profondes, opposant un large Midi comprenant le Sud-Ouest et le Languedoc, aux régions alpines.

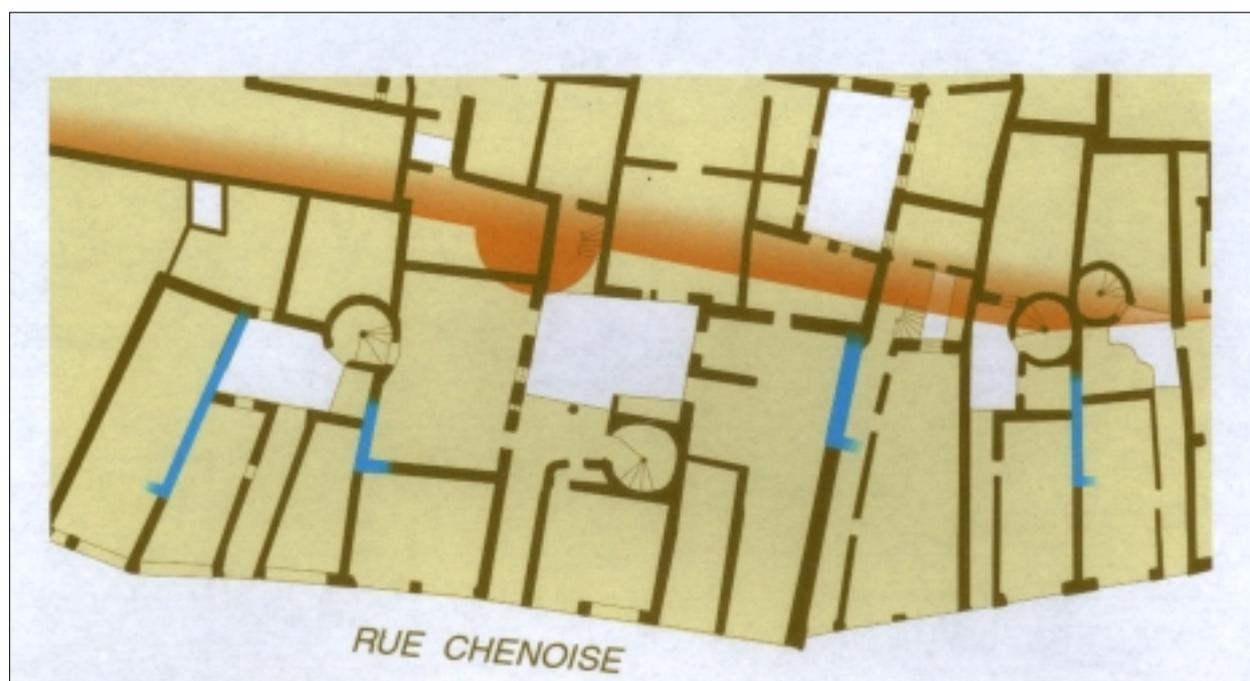


FIG. 9. GRENOBLE (ISÈRE). VESTIGES DE MAISONS MÉDIÉVALES, en retrait de la rue Chenoise. Dessin de P.-Y. Carron, CPI, 2001.

22. P. GARRIGOU GRANDCHAMP, *Demeures médiévales, cœur de la cité*, R.E.M.P.A.R.T., Desclée de Brouwer, 1992 (Patrimoine vivant, notre histoire), p. 36.

23. Cf. n. 18.

24. J. BUJARD, *Hermance, 1247-1997 : une ville neuve médiévale*, Genève, Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève, 1997. Compte rendu de P. GARRIGOU GRANDCHAMP dans *B.M.*, t. 156 (1998), p. 427-428.

25. À la bibliographie fournie par l'article cité en n. 18, on peut rajouter : G. BOURGAREL, *Fribourg : le bourg de fondation sous la loupe des archéologues*, Fribourg, Service Archéologique cantonal, 1998 (Archéologie fribourgeoise n° 13).



FIG. 10. CAUSSADE (TARN-ET-GARONNE). UN EXEMPLE DE PAREMENT DE BRIQUE, CARACTÉRISTIQUE DU SUD-OUEST DE LA FRANCE :  
face nord de la maison dite de l'Arbot.  
*Cliché M. Scellès, 1999.*

## Brique du Sud-Ouest et du Languedoc

À Toulouse, où elle apparaît le plus précocement utilisée dans la construction de l'habitat médiéval urbain, la brique, pour sa fabrication et les techniques de sa mise en œuvre, procède, semble-t-il, du réveil de savoir-faire hérités de l'Antiquité locale et dont l'extinction n'a sans doute jamais été totale (26).

Ce sont principalement les dimensions de la brique (en moyenne 36 cm x 25 cm x 4 à 5 cm) qui déterminent l'aspect général de la maçonnerie. Ainsi dimensionnées, les briques apparaissent en parement longues et relativement peu épaisses, séparées par des joints dont l'épaisseur varie de la moitié à la totalité de celle de la brique. À la manière de Toulouse, où l'on assemble à joints plutôt minces, s'oppose celle de Cahors où les joints sont généralement plus larges. Les différences, somme toute minimes, que l'on peut observer d'une micro-région à l'autre dans les modes de fabrication et d'assemblage n'altèrent en rien l'impression de grande unité produite par les maçonneries de brique dans l'ensemble du Sud-Ouest (fig. 10).

---

26. C. RICO, « La brique à Toulouse, dans l'Antiquité », dans *Palladia Tolosa*, Catalogue d'exposition du musée Saint-Raymond de Toulouse, 1989, p. 12-13 et 84; B. TOLLON, « À Toulouse: une culture originale », dans *Le Patrimoine en brique, Monuments Historiques*, n° 185 (1993), p. 20-24. Dans le Gers, où les briques médiévales sont de mêmes proportions qu'à Toulouse, mais de dimensions légèrement moindres, les fouilles de J.-M. LASSURE ont montré la continuité des techniques de production depuis l'Antiquité: « Un four de tuilier médiéval à Saint-Blancard (Gers) » dans *Revue du Comminges*, t. C (1987), p. 17 à 84.



FIG. 11. TOULOUSE (HAUTE-GARONNE). VOÛTE À VOUSSURES EN RESSAUT DE L'HÔTEL VINHAS. Cliché A.-L. Napoléone.



FIG. 12. CAHORS (LOT). BAIE GÉMINÉE D'UNE MAISON, RUE FONDUE-BASSE. Cliché M. Scellès, 1998.

C'est davantage dans l'emploi du matériau que des dissemblances s'affirment. Entre les maisons de Toulouse, où la brique s'impose comme matériau quasi unique, et celles de Bergerac (27), où elle n'est employée que pour le remplissage de masses murales délimitées et vigoureusement articulées par des chaînages d'angle et des encadrements de baies en pierre de taille, nul air de famille. Entre ces cas extrêmes, bien des variations s'observent.

La brique, en tant qu'élément unitaire, modulaire, se prête à presque tous les emplois. Elle est utilisée telle quelle, sans découpe ni retaille, pour la réalisation de nervures d'ogives et de la voûte à voussures en ressaut de l'hôtel Vinhas à Toulouse (fig. 11). Toujours à Toulouse et dans la région alentour, ce sont de simples briques, parfois paneresses, parfois en boutisse, qui forment l'encadrement, arcs compris, des baies géminées, avec ce recours, observé par A.-L. Napoléone, à l'emploi de petits fragments pour la réalisation du double sommier porté par la colonnette médiane. Des observations du même ordre ont été faites à Cahors par M. Scellès, concernant le montage de baies géminées, dont une des caractéristiques est l'emploi d'un double sommier taillé dans un unique bloc de pierre (fig. 12). La même formule se retrouve à Caussade. L'emploi (et donc la fabrication) de briques plus épaisses, relevé par M. Scellès à Cahors (28), pour la réalisation d'arcs, paraît exceptionnel.

Si le mur de brique, la plupart du temps, présente un appareil d'une grande régularité, qui exclut toute fourrure en maçonnerie de tout venant (29), on trouve aussi des preuves de l'usage de maçonneries de second choix : un

27. Fr. FRAY, « Bergerac : notices n° 32 et 33 » dans Y. Esquieu et J.-M. Pesez (dir.), *Cent maisons médiévales*, *op. cit.*, p. 251-260.

28. Par exemple, maisons sises au n° 160, rue Nationale et au n° 68 rue Saint-Urcisse : M. SCCELLÈS, *Cahors...*, *op. cit.*, p. 170.

29. Voir, en particulier : Y. LABORIE, « Architecture de l'habitat privé... », *loc. cit.*, p. 83, fig. 5.

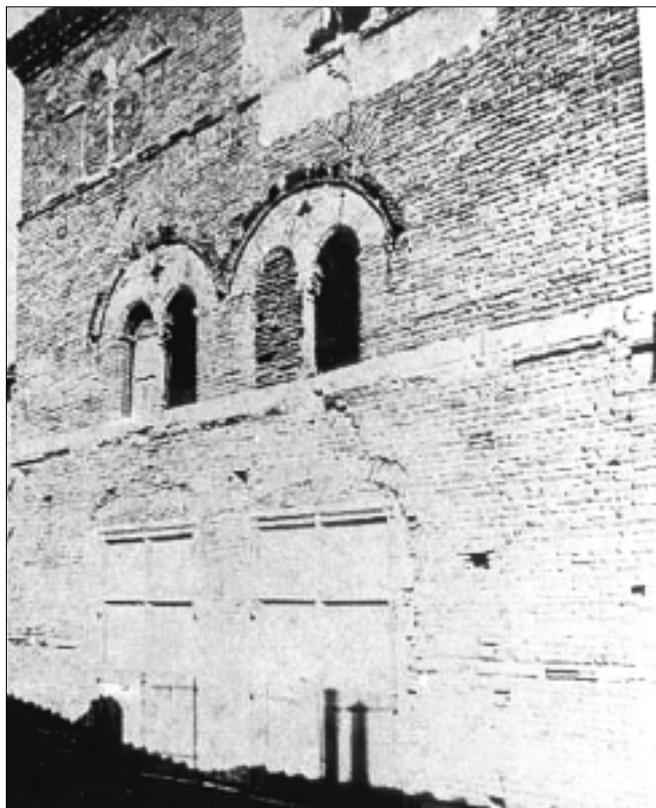


FIG. 13. CAUSSADE (TARN-ET-GARONNE). MAISON AU N° 21, RUE DE LA RÉPUBLIQUE. Remarquer l'archivolte moulurée en brique qui orne les baies géminées du 2<sup>e</sup> étage. Cliché anonyme, coll. Société Archéologique du Tarn-et-Garonne.

exemple, à Toulouse même, en est donné par les substructions d'une maison du XIV<sup>e</sup> siècle, retrouvée en fouille par J. Catalo (30). Selon la description qu'en a donnée l'auteur, les élévations étaient constituées de « fragments de briques liés à la terre, dont les plus gros forment les parements ».

Si on excepte les cas, plutôt isolés et relevant d'un autre domaine de l'architecture, fournis par les vestiges de deux prieurés grandmontains, celui de Francou (31) et celui de Notre-Dame de Pinel à Villariès (32), la fabrication en série de pièces à profil particulier, moulurées ou d'usages spécifiques, telles que voussoirs, tailloirs ou impostes, voire même chapiteaux, est exceptionnelle. La maison de la rue Croix-Baragnon à Toulouse (33), divers exemples à Cahors et Caussade montrent que pour introduire une ornementation sculptée on a fait appel, de manière constante, à la pierre. Cependant, pour la réalisation de profils simples – chanfrein, quart-de-rond ou même doucine – la technique de la retaille sur le chantier, par les maçons, paraît avoir été une pratique courante dans la région de Toulouse, attestée par l'observation archéologique comme par les textes. Un dessin de l'architecte Esquié, relevé précis de la maison médiévale disparue de la rue du Château à Toulouse (34), propose un détail en coupe du cordon d'appui régnant sous les baies de la façade. Constitué de trois assises de briques, au profil, respectivement et de haut en bas, d'un bandeau, d'un quart-de-rond et d'une doucine, ce cordon « appareillé » introduit une vigoureuse mouluration que, sans la technique de la retaille, la brique toulousaine n'aurait pas permise. À Cahors,

pour l'obtention de ces mêmes formes simples, les observations de M. Scellès montrent que l'on ne peut exclure que les bâtisseurs aient eu recours au procédé du moulage ou du façonnage avant cuisson. Cependant, aux archivoltes moulurées qui extradossent les arcs de baies à Moissac (maison détruite au n° 31, rue Derua) et à Caussade (tour d'Arles et maison de la rue de la République) on ne connaît pas aujourd'hui d'équivalents (fig. 13).

Dans les villes où elle a été le plus complètement étudiée, à Cahors et à Toulouse, l'architecture des maisons, comme celle d'ailleurs des grands édifices de prestige tels qu'églises et palais, témoigne d'une véritable esthétique de la brique. Tout montre que les effets induits par l'usage de ce matériau ont été parfaitement maîtrisés et même recherchés et soigneusement étudiés. Ni à Toulouse, ni à Cahors, l'usage d'enduire les murs à l'extérieur ne paraît avoir eu cours, du moins au Moyen Âge. À Cahors, les quelques exemples de décors peints externes repérés consistent en fausses briques, destinées à rehausser en couleurs plus vives les encadrements d'ouvertures (35). À Caussade, si l'enduit de

30. J. CATALO, « Urbanisme antique et médiéval, au n° 4, rue Clémence-Isaure à Toulouse » dans *M.S.A.M.F.*, t. LVI (1996), p. 66-68.

31. Sur ce prieuré, outre le dossier très complet constitué par le Service de l'Inventaire Général de la région Midi-Pyrénées, on peut consulter: A. AUSSIBAL, *L'art grandmontain*, (Zodiaque n° 141), 1984; P. GAYNE, « Le prieuré grandmontain de Francou » dans *Bulletin de la Société Archéologique de Tarn-et-Garonne*, t. LXXXVIII (1962), p. 17-25.

32. Th. FALCO, « Un prieuré de l'ordre de Grandmont: Notre-Dame de Pinel », dans *Archéologie et vie quotidienne aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, en Midi-Pyrénées*, catalogue d'exposition, musée des Augustins de Toulouse, 1990, p. 111-114.

33. Une étude très complète en a été publiée par A.-L. NAPOLÉONE et O. TESTARD, « Étude archéologique des élévations de la maison n° 15 de la rue Croix-Baragnon à Toulouse » dans *Archéologie Médiévale*, t. 29 (1999), p. 145-168.

34. Ce dessin a été publié par A.-L. NAPOLÉONE, « Les maisons romanes... », *loc. cit.*, p. 134, fig. 22.

35. M. SCELLÈS, *Cahors...*, *op. cit.*, p. 168-169.

l'élévation sud de la maison de l'Arbot est probablement le fait d'une intervention récente, celui qui dissimule partiellement les briques des baies de la tour d'Arles (fig. 14) et le faux-appareil peint des intrados visent à reproduire en trompe-l'œil un appareillage en pierre en fait limité aux seuls cordons d'appui : la fonction est bien de mettre en valeur le contraste esthétique entre pierre et brique. À l'inverse, l'entourage peint en fausses briques de l'oculus, au revers de la façade de la chapelle des Pénitents Bleus à Luzech (Lot), traduit la volonté de réintroduire la perception de ce matériau sur des parois entièrement enduites et peintes ; des fausses briques sont également peintes sur l'arc d'une porte intérieure, ménagée dans le refend de la maison de la rue Croix-Baragnon à Toulouse (36).

### Brique du Sud-Est

La construction en brique, dans les régions du Sud-Est présente d'emblée des caractères qui la distinguent radicalement de celle du Midi pyrénéen. Cette différence d'aspect tient essentiellement au format de l'élément de base : la brique des régions alpines, moins longue et plus trapue (en moyenne, 30 cm x 12 cm x 8 cm), procède probablement de la diffusion de savoir-faire cultivés depuis le XI<sup>e</sup> siècle au moins par les maçons réputés de Lombardie et de Toscane (37) et développés par les mêmes durant tout le Moyen Âge (38). Assemblée à joints plutôt minces (0,5 à 3 cm), elle permet de dresser des appareils d'une remarquable régularité, aussi bien que de former des arcs et des voûtes. La voûte à voussier en ressaut qui forme le couvrement de l'escalier du donjon de Bressieux (Isère), daté du dernier quart du XIII<sup>e</sup> siècle, où la brique apparaît disposée en boutisse et sur chant (fig. 15), permet une suggestive comparaison avec son homologue de l'hôtel Vinhas à Toulouse et de prendre la mesure des caractéristiques propres à chacun des deux arts de bâtir qu'elles illustrent.

Souvent employée seule, au moins dans les constructions les plus soignées, la brique peut également être associée à d'autres matériaux. Plusieurs exemples sont aujourd'hui repérés d'élévations de briques ne régnant qu'à partir du 1<sup>er</sup> étage, sur un soubassement en maçonnerie de moellons de calcaire : maisons de Grenoble des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, au n<sup>o</sup> 5



FIG. 14. CAUSSAGE (TARN-ET-GARONNE). BAIE REHAUSSÉE D'UN ENDUIT MINCE IMITANT LA PIERRE. Détail de la tour d'Arles. Cliché M. Scellès, 1991.

36. V. ROUSSET, « La chapelle des Pénitents Bleus à Luzech (Lot) », dans *M.S.A.M.F.*, t. LX (2000), p. 307 ; A.-L. NAPOLÉONE et O. TESTARD, « Étude archéologique de la maison n<sup>o</sup> 15 de la rue Croix-Baragnon à Toulouse », dans *M.S.A.M.F.*, t. LXI (2001) p. 239.

37. Le spectaculaire réveil d'une architecture de brique en Toscane dès le XI<sup>e</sup> siècle, les caractéristiques de la production (dimensions des briques et leur évolution) sont abondamment décrits et commentés dans l'étude de D. BALESTRACCI et dans celle de R. PARENTI et J.-A. QUIROS CASTILLO dans *La brique antique et médiévale...*, *op. cit.*, respectivement p. 417-428 et 219-236.

38. Si l'origine italienne de cette mode, en Dauphiné, ne fait guère de doute, elle n'a connu, contrairement à ses modèles, qu'une assez brève durée, puisque, introduite au début du XIII<sup>e</sup> siècle, elle paraît n'avoir pas survécu aux troubles de la guerre de Cent Ans. Voir notre article « L'architecture de brique... », *loc. cit.*



FIG. 15. BRESSIEUX (ISÈRE). VOÛTE À RESSAUTS DE L'ESCALIER DU DONJON.  
*Cliché CPI, 2001.*

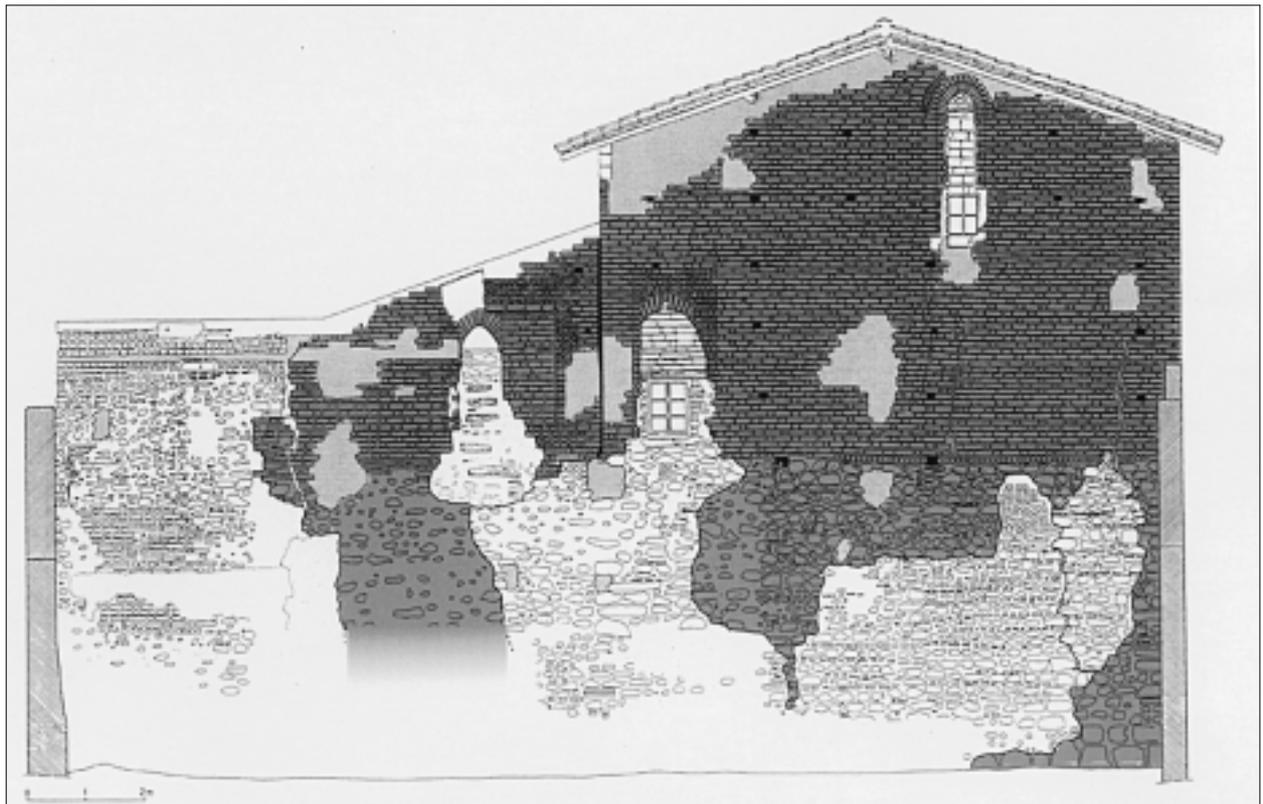


FIG. 16. SAINT-GEORGES D'ESPÉRANCHE (ISÈRE). MAISON MÉDIÉVALE : RELEVÉ DE LA FAÇADE OUEST.  
Les maçonneries médiévales originelles sont rehaussées en rouge. Remarquer le soubassement en maçonnerie de moellons qui règne sur toute la hauteur du rez-de-chaussée.  
*Relevé et dessin de P.-Y. Carron, CPI, 1994.*



FIG. 17. GRENOBLE (ISÈRE). APPAREIL MIXTE, EN BRIQUES ET GALETS, au n° 20 de la rue Saint-Laurent.  
*Cliché CPI, 1991.*



FIG. 18. GRENOBLE (ISÈRE). APPAREIL MIXTE, EN BRIQUES ET GALETS. Vestiges d'une maison d'habitation fouillée rue de Lorraine.  
*Cliché CPI, 1984.*



FIG. 19. GRENOBLE (ISÈRE). DÉTAIL D'UNE BAIE (FIN DU XIII<sup>e</sup> S.) DE L'ANCIENNE RÉSIDENCE DES ÉVÊQUES. Remarquer le soin apporté à l'appareillage de la partie cintrée. Cliché CPI, 1989.

(fig. 20-21). Les baies géminées qui s'ouvraient en façade sur la rue (fig. 22-23), pourvues, comme celles de l'ancienne résidence des évêques, d'un support médian et d'un chapiteau en molasse, incorporaient une incroyable diversité d'éléments en terre cuite, dont beaucoup ont été retrouvés en emploi : vousoirs courbes des arcs, de l'oculus et d'une archivolt moulurée en relief, tailloir, pièce de cordon d'appui. Pour un exemple d'extrême sophistication de la technique, qu'il me soit permis d'emprunter au domaine de l'architecture religieuse : un fragment provenant de l'ancien couvent des cordeliers de Grenoble, retrouvé sur le site en 1988. Il s'agit d'un bloc de terre cuite, soigneusement façonné et découpé pour, s'ajustant avec d'autres, composer un arc polylobé avec écoinçon orné (fig. 24). Dans ce cas, il n'est pas exagéré de dire que le matériau est utilisé à l'instar et selon les procédés d'assemblage de la pierre de taille.

Enfin, une des applications les plus étonnantes des possibilités fournies par la terre cuite a été rencontrée tout récemment dans une maison de la rue Saint-Laurent à Grenoble, datable du XIV<sup>e</sup> siècle. L'une des pièces de cette maison était pourvue d'une cheminée monumentale (fig. 25), dont la hotte et la corniche de bois étaient soutenues par deux piédroits d'un genre jamais rencontré jusqu'ici. Ces piédroits, malheureusement martelés jusqu'au nu du mur, étaient formés de blocs de terre cuite, épais de 19 cm et dont la hauteur, pour les plus grands, atteignait 50 cm. Façonnés avant cuisson, avec, très certainement, les décors et moulures appropriés, de tels éléments architecturaux témoignent du développement de savoir-faire qui dépassent de très loin ceux que requiert la simple industrie briquetière.

Chaque fois qu'une observation attentive peut être conduite, il se révèle que tous ces éléments de formes particulières dont nous venons de dresser un rapide inventaire, ont été moulés ou modelés avant cuisson, ce qui témoigne

de la rue Renaudon, aux n<sup>os</sup> 7, 11, 13 de la rue Chenoise, maison de Saint-Georges d'Espéranche (fig. 16). Dans les constructions les plus modestes, la brique alterne souvent avec des matériaux divers non taillés (petits moellons, galets) et n'est employée seule que pour les chaînages d'angles et les encadrements d'ouvertures. Ainsi, aux n<sup>os</sup> 20, 44 et 46, rue Saint-Laurent, ou dans une maison reconnue en fouilles, rue de Lorraine, à Grenoble (fig. 17-18).

À l'inverse de ce que l'on a observé dans les régions plus occidentales du Midi, la fabrication en série d'éléments de formes particulières montre une remarquable diversité. Dans la réalisation de certaines baies, les constructeurs, dès le début du XIII<sup>e</sup> siècle, ont fait preuve d'une étonnante virtuosité dans l'art de former et d'assembler, à joints quasi millimétriques, de véritables claveaux rayonnants, à la stéréotomie parfaitement étudiée en fonction de la courbure et, éventuellement, de l'ébrasement prévus, et de larges vousoirs courbes extradossant les premiers. De tels assemblages, le palais des évêques de Grenoble (XIII<sup>e</sup> siècle) offre plusieurs exemples (fig. 19), mais également des maisons plus modestes comme celle de Saint-Georges d'Espéranche. Dans l'ancien palais épiscopal de Grenoble, si les colonnettes des baies géminées (fin du XIII<sup>e</sup> siècle) sont sculptées dans une molasse tendre, les tailloirs sommant les chapiteaux, avec leur mouluration élégante, sont autant d'éléments de terre cuite de mêmes couleur et texture que les briques.

L'immeuble qu'il nous a été donné d'étudier à Grenoble, au n<sup>o</sup> 20 de la rue Chenoise, vaste demeure patricienne de la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, contenait à lui seul un véritable catalogue de ces formes préfabriquées d'usages spécifiques : éléments d'oculus, d'arcs polylobés, de briques comportant une arête abattue en chanfrein pour la réalisation de piédroits, etc.

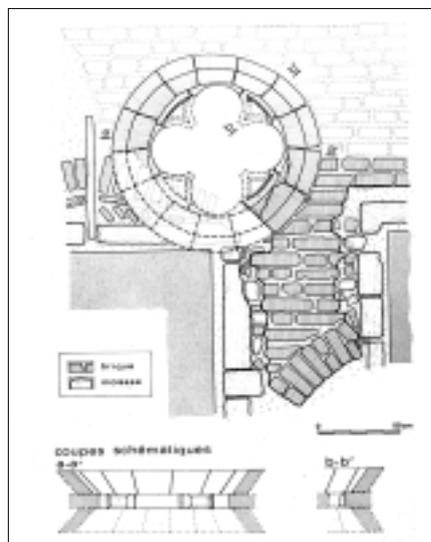


FIG. 20. GRENOBLE (ISÈRE). ÉLÉVATION SUR COUR, 20, RUE CHENOISE. Relevé d'un oculus quadrilobé. Dessin P. Mille et N. Esperguin.

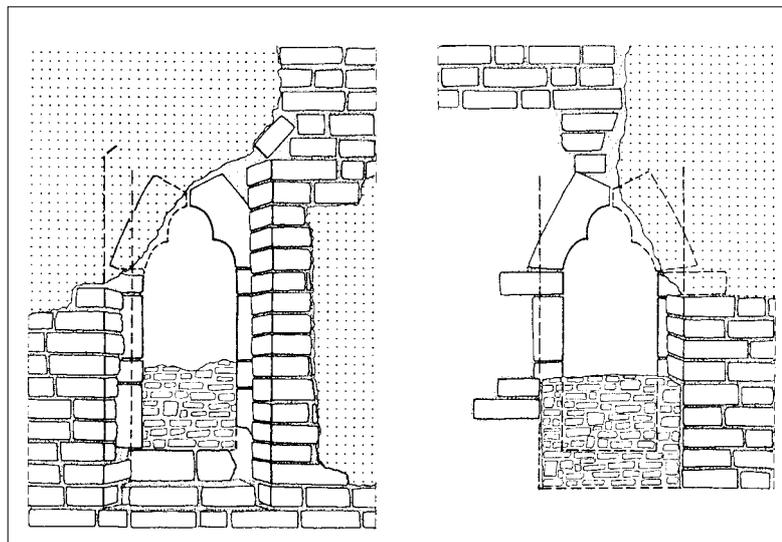


FIG. 21. GRENOBLE (ISÈRE). RELEVÉ D'UNE BAIÉ, 20, RUE CHENOISE. Remarquer les deux pièces préfabriquées formant arc trilobé. Dessin N. Esperguin, 1985.

d'une remarquable maîtrise de la température et des retraits que subit la terre. Contrairement à la pratique observée dans la région de Toulouse, les maçons du Sud-Est n'avaient donc pas recours à la retaille sur le chantier. Les rares exemples que l'on a pu en relever apparaissent le plus souvent comme des solutions de pis aller ou des expédients. Ainsi, dans les ruines du château de Bressieux, pour les ouvertures de grandes dimensions, les briques formant l'arête des ébrasements internes paraissent sommairement retaillées et, un rang sur deux, assemblées avec joint sur l'arête, les défauts de planéité pouvant aisément être rattrapés par l'enduit. Cependant, les embrasures des ouvertures les plus petites sont montées avec des éléments aux angles réalisés avec précision, pour pouvoir être parfaitement ajustés. La seule véritable exception à la règle du façonnage avant cuisson serait peut-être fournie par une baie de la maison de Saint-Georges d'Espéranche : les voussoirs de la deuxième rangée (supérieure) de l'arc portent un décor de dents d'engrenage dont il est malaisé de déterminer quelle fut la technique d'exécution (fig. 26).

Aux endroits où les constructeurs ont recherché une réalisation particulièrement soignée des parements – angles de murs, piédroits d'ouvertures, arcs de baies – on remarque souvent, à la surface de la brique, de fines traces, sortes de griffures parallèles, comme aurait pu en laisser un outil à dents rapprochées. Ces traces, qui souvent se prolongent d'une brique à l'autre sur plusieurs assises, paraissent avoir été réalisées avant cuisson. Ces observations rejoignent celles de chercheurs italiens, qui signalent, sous le nom de *graffiatura*, ce traitement particulier, reconnu notamment à Lucques et Pise (39). À

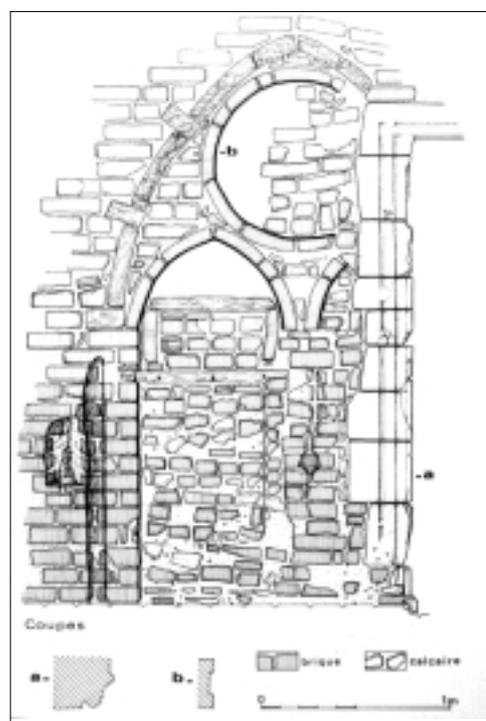


FIG. 22. GRENOBLE (ISÈRE). FAÇADE SUR RUE, N° 20 RUE CHENOISE. Relevé d'une grande baie géminée. Dessin P. Mille et N. Esperguin.

39. F. REDÌ, « I laterizi nell'ediliziamedievale a Pisa e a Lucca. Produzione, impiego, cronologia » dans *La brique antique et médiévale...*, *op. cit.*, en particulier p. 207-212. Certains traitements étudiés par l'auteur, tels qu'incisions en chevrons ou en triangles, difficilement explicables en dehors d'une intention décorative, restent inconnus, jusqu'ici, dans la région de Grenoble.



**A**



**B**

FIG. 23. GRENOBLE (ISÈRE). N° 20 RUE CHENOISE. Divers éléments préfabriqués, provenant des grandes baies géminées de la façade ; **A** : voussoirs - **B** : fragments de pièce d'appui. Cliché Y. Bobin, CPI, 2001.

FIG. 24. GRENOBLE (ISÈRE), ÉLÉMENT D'ARC TRILOBÉ, trouvé sur le site de l'ancien couvent des cordeliers. Cliché Y. Bobin, CPI, 2001.

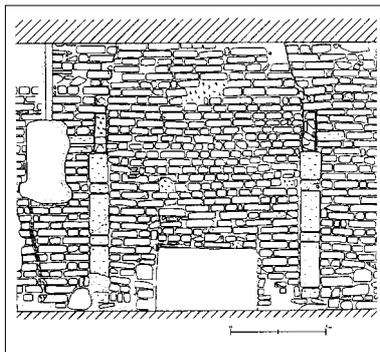


FIG. 25. GRENOBLE (ISÈRE). N° 46 RUE SAINT-LAURENT, VESTIGE D'UNE CHEMINÉE MONUMENTALE. Relevé et dessin S. Penon, 2001.

FIG. 26. SAINT-GEORGES-D'ESPÉRANCHE (ISÈRE). VOUSOIR À DÉCOR DE DENTS D'ENGRENAGE, provenant de la maison médiévale. Cliché Y. Bobin, CPI, 2001.



FIG. 27. GRENOBLE (ISÈRE). MAISON SISE AU N° 5 RUE RENAULDON, ARC DE PORTE, PRÉSENTANT UN TRAITEMENT A GRAFFIATURA. Cliché, CPI, 2001.

FIG. 28 GRENOBLE (ISÈRE), DÉTAIL DE L'EMBRASURE INTERNE D'UNE BAIE GÉMINÉE (fin du XIII<sup>e</sup> siècle) de l'ancienne résidence des évêques. Cliché Y. Bobin, CPI, 1997.



Grenoble (fig. 27), les diverses apparitions de cette particularité donnent à penser que les éléments composant les membres d'architecture dont on souhaitait une parfaite finition ont pu être, après séchage, assemblés au sol ou sur une surface plane et achevés de façonner, « en connexion ». Ce qui suppose, bien sûr, que les blocs aient été soigneusement repérés par des marques pour pouvoir, après cuisson, être assemblés dans le bon ordre par le maçon. Seul le démontage de parties appareillées présentant ce traitement *a graffiatura* pourrait permettre de vérifier l'hypothèse.

Paradoxalement, ces appareils de brique, la plupart très soignés, comportant parfois des prouesses de stéréotomie et d'assemblage, un certain nombre d'indices paraissent montrer qu'ils ont été assez souvent, sinon systématiquement, et dès l'origine, dissimulés sous des enduits. En réalité, pour des raisons que l'on imagine sans peine, des enduits extérieurs de maisons du XIII<sup>e</sup> ou du XIV<sup>e</sup> siècle demeurent à ce jour inconnus. Pourtant, dans l'ancien palais épiscopal de Grenoble, la réalité de tels enduits est peu douteuse. Dans les vestiges des baies géminées d'une façade de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, modifiée dès le XV<sup>e</sup> siècle, un enduit peint de faux-appareil polychrome s'est conservé sur les tableaux externes et l'intrados des arcs. Ce décor ne se poursuit pas au-delà de la feuillure, les tableaux internes et les voussures d'embrasures portant un décor peint d'une tout autre inspiration (fig. 28). On est ainsi conduit à penser que le décor de faux-appareil s'étalait sur toute la surface de la façade. Sans doute ne peut-on exclure que, comme à la tour d'Arles de Caussade, il ait pu n'intéresser qu'une étroite bordure autour de chaque baie. Cependant, à la différence de ce que l'on observe à Caussade, l'enduit support du décor est épais d'un bon centimètre, ce qui rend un peu problématique son raccord avec un appareil de brique qui serait resté nu. Quoique peint, à l'inverse, directement sur la surface de la terre cuite, le décor polychrome, géométrique et répétitif, préservé sur un élément de meneau (fig. 29), probablement de la première moitié ou du milieu du XV<sup>e</sup> siècle (40), est conçu comme absolument incompatible avec l'affirmation esthétique de l'appareil de brique. Ainsi, entrevoit-on l'existence possible d'étonnantes façades chamarrées, aux polychromies résolument décoratives et contrastées qui s'appliquent à faire disparaître totalement l'ouvrage de maçonnerie. En cela aussi, l'architecture de brique du Sud-Est alpin tend à se distinguer, non sans quelque extravagance, de celle plus classique du Languedoc et du Sud-Ouest.

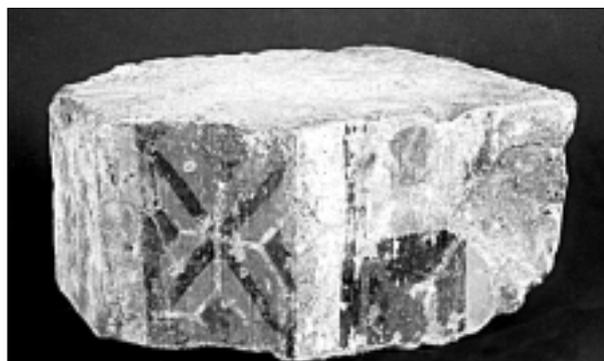


FIG. 29. GRENOBLE (ISÈRE), N° 7 RUE CHENOISE, ÉLÉMENT PRÉFABRIQUÉ DE MENEAU (1<sup>re</sup> moitié du XV<sup>e</sup> s), revêtu d'un décor peint. Cliché Y. Bobin, CPI, 2001.

## Conclusions

En dehors de cette observation que l'étude de l'architecture domestique en brique apporte moins à la connaissance de la maison médiévale dans son organisation d'ensemble, ses partis architecturaux qu'à celle des techniques de la maçonnerie, de l'appareillage, en d'autres termes de l'art de bâtir, on serait en peine de formuler aujourd'hui d'autres constats de portée générale. Du moins peut-on esquisser quelques pistes pour l'élargissement de la recherche.

Pour ce qui regarde le Sud-Est, si la maison médiévale de brique commence seulement à être connue à Grenoble et dans sa région, les maisons aujourd'hui repérées ne permettent aucunement de rendre compte de l'aire probable de diffusion de l'emploi privilégié de ce matériau. L'existence de plusieurs châteaux et enceintes de bourgs bâtis en

40. Ce fragment a été retrouvé dans les maçonneries de comblement de la fenêtre à laquelle il appartenait (n° 7, rue Chenoise, à Grenoble). Cette fenêtre, grande croisée primitivement à meneau et traverse constitue, à ma connaissance, un des exemples les plus tardifs d'utilisation de la grande brique du type médiéval.

brique, à Bressieux, Viriville, la Côte-Saint-André, peut laisser espérer celle de maisons semblablement construites dans la partie iséroise de l'ancien Dauphiné. On sait aussi que sur le vaste territoire de l'ancienne principauté de Savoie s'est également développée une architecture de brique, puisant aux mêmes traditions piémontaises (41). Plusieurs grands châteaux comtaux dans les Dombes et en Bresse, des enceintes de villes comme à Villard-les-Dombes et Pont-de-Veyle, le Château Rouge et la Maison Rouge de Conflans, près d'Albertville, témoignent de la généralisation de cet art de maçon au cours du XIV<sup>e</sup> siècle. Un art qui, au XV<sup>e</sup> siècle, gagne la Suisse et le Pays de Vaud, alors même qu'il s'éteint en Dauphiné. Bien des lieux, donc, qui se désignent à de nouvelles recherches sur une architecture domestique faisant appel aux mêmes savoir-faire (42).

Les spécialistes qui travaillent sur le Sud-Ouest pourront ajouter à l'envi bien des noms à la liste des lieux qui, comme Moissac et Albi, où sont signalées des découvertes ou observations récentes (43), ou encore Montauban, ville de brique s'il en est, peuvent constituer les terrains de futures et fructueuses recherches. On ne saurait passer sous silence les études très avancées conduites par F. Galés en Béarn, non pas sur des maisons, il est vrai, mais sur les fortifications élevées par Gaston Phœbus (44). Avec des briques dont les dimensions et les techniques de mise en œuvre sont conformes à ce que l'on peut observer ailleurs dans le Sud-Ouest et le Languedoc, cette architecture béarnaise se singularise par un recours systématique à des éléments moulés en série, profilés en chanfrein ou en quart-de-rond, et utilisables indifféremment pour les piédroits d'ouvertures, les cheminées, les corbeaux soutenant les mâchicoulis, etc. Une particularité qui inviterait sans doute à nuancer le tableau, un peu trop contrasté, que j'ai tenté de broser des différences qui paraissent opposer un Sud-Est dominé par des usages et techniques piémontais, tels que le façonnage avant cuisson d'éléments architectoniques, au reste du Midi français.

---

41. D. GANDREAU, « L'architecture de brique et la création architecturale au Moyen Âge » dans *Dossiers de l'Archéologie*, n° 251 (mars 2000), p. 22-27.

42. Il serait d'un grand intérêt de pouvoir mieux déterminer les origines de l'architecture civile en brique d'Europe du nord et de l'est à l'étude de laquelle des travaux récents se sont attachés : J.-P. SOSSON, « La brique aux Pays-Bas, aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles : production, prix et rentabilité » dans *La brique antique et médiévale...*, *op. cit.*, p. 261-268 ; TADEUSZ POKLEWSKI-KOZIELL, « La brique comme facteur de progrès dans le secteur du bâtiment aux XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles, dans la grande plaine nord-européenne » dans P. BECK (dir.), *L'innovation technique au Moyen Âge*, Actes du VI<sup>e</sup> Congrès international d'archéologie médiévale, Paris, 1998, p. 230-233.

43. Les maisons médiévales d'Albi ont fait récemment l'objet d'un travail de maîtrise de C. GUIRAUD, *Architecture civile du XI<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle à Albi*, 1999, réalisé sous la direction de M<sup>me</sup> M. Pradalier-Schlumberger (compte rendu d'A.-L. Napoléone dans *M.S.A.M.F.*, t. LX, 2000, p. 265-266).

44. F. GALÉS, *Des fortifications et des hommes : l'œuvre des Foix-Béarn au XIV<sup>e</sup> siècle*, thèse de doctorat d'histoire de l'art, sous la direction de M<sup>mes</sup> Pradalier-Schlumberger et Pousthomis-Dalle, octobre 2000. Je remercie très vivement l'auteur, qui a bien voulu que me soient communiqués plusieurs extraits de son travail.